

# Présentation

LUCIE DESJARDINS (UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL),  
MARIE-CHRISTINE PIOFFET (UNIVERSITÉ YORK)  
ROXANNE ROY (UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI)

## Errance : le mot et la chose

L'errance est une notion polysémique. Si le mot est d'un usage fort rare au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, le concept reflète bel et bien une manière de se déplacer autant qu'un mode de pensée, comme en témoigne la fréquence de l'adjectif « errant » et du verbe « errer ». L'infinitif issu de la confusion étymologique entre *iterare* et *errare* revêt d'ailleurs dès le XVI<sup>e</sup> siècle une signification ambiguë, que rappelle Jean-Claude Carron<sup>2</sup>. En vérité, depuis le Moyen Âge, le sens du verbe a beaucoup évolué. Errer, c'est à l'origine cheminer, au sens absolu du terme<sup>3</sup>. Rien ne rattache alors le verbe au sens conféré à l'acception moderne, soit « se déplacer sans but »<sup>4</sup>. L'évolution sémantique serait due à la contamination de l'étymon latin *errare*, qui se concrétisa au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Quant au substantif « erreur », employé au sens de « voyage au hasard », il devint par cette surimpression synonyme de « déviance ». Aux yeux de Paul Zumthor, la « mutation sémantique » du terme coïncide avec les grandes découvertes<sup>5</sup>. À la signification première du mot « errance »

---

<sup>1</sup> Rappelons que Nicot, Furetière, Cotgrave, Huguét ne recensent pas le mot. Seul Godefroy consigne le terme, avec la définition « [a]ction d'errer ». Le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey fait remonter la première apparition du mot à 1180, mais son usage était fort peu répandu. On lui préférerait le terme « erre » ou même « erreur ».

<sup>2</sup> Jean-Claude Carron. *Discours de l'errance amoureuse. Une lecture du canzoniere de Pontus de Tyard*. Paris : Vrin, 1986, p. 11.

<sup>3</sup> C'est d'ailleurs le sens que lui donne Huguét (voir art. « Errer »).

<sup>4</sup> Voir Paul Zumthor. *La mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*. Paris : Seuil, 1993, p. 204.

<sup>5</sup> *Id.*

comme déplacement se substitue celle d'« erre », d'« errement », c'est-à-dire de « voyage » ou de « chemin » (*iter*)<sup>6</sup>.

Le déplacement sans itinéraire précis est dès lors et jusqu'en 1660 le plus souvent désigné par le substantif « erreur », qui s'emploie autant au sens de « tromperie » et de « contrevérité » que pour désigner l'action d'errer çà et là<sup>7</sup>. C'est en effet ce terme que Pierre Corneille utilise pour décrire les déplacements de Pridamant à la recherche de son fils dans *L'illusion comique*<sup>8</sup>, de même que Marin Le Roy de Gomberville pour définir les pérégrinations de Polexandre sillonnant les mers à la recherche de l'île Inaccessible<sup>9</sup>. La confusion sémantique traduit la valeur péjorative du terme « errance », qui se présente à la fois comme une trajectoire méandreuse et une transgression. En effet, dans la langue de l'époque, le mot fait souvent couple avec le concept d'erreur, au point de former un binôme synonymique. Errer, c'est bien sûr encore déambuler sans itinéraire précis, hésiter, puis se tromper. En vertu d'une étymologie latine commune (*errare*), le mot « erreur », au sens de tromperie, qui se surimpose à l'idée de déplacement erratique, se voit conférer une connotation négative à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. On peut étendre les observations de Bernard Beugnot à propos de l'œuvre de La Fontaine à nombre de livres de l'époque dans lesquels le goût des voyages cohabite avec un désir de fixité, de stabilité<sup>10</sup>. Condamnant l'agitation perpétuelle de ses semblables, Pascal écrivait que « le plus grand malheur de l'homme, c'est de ne pas pouvoir demeurer en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi avec plaisir, n'en sortirait pas pour aller sur la mer ou au siège d'une place<sup>11</sup> ». Le chrétien doit chercher la félicité non dans un va-et-vient constant, mais dans le repli intérieur. Qu'on se souvienne à ce propos du précepte de *L'imitation de Jésus Christ* : « Le vrai religieux rarement sort du cloître. »<sup>12</sup>

<sup>6</sup> « Erre », dans *Dictionnaire historique de la langue française*, éd. sous la dir. d'Alain Rey. Paris : Le Robert, 1992.

<sup>7</sup> « Erreur », dans *id.*

<sup>8</sup> Pierre Corneille. *L'illusion comique*, dans *Œuvres complètes*, éd. André Stegmann. Paris : Seuil, 1963, I, 1, 36, p. 195.

<sup>9</sup> Marin Le Roy de Gomberville. *Polexandre* [1641]. Genève : Slatkine Reprints, 1978, t. 4, p. 743.

<sup>10</sup> « Les vraies délices du voyage s'éprouvent dans le vagabondage intérieur » (Bernard Beugnot. *Le discours de la retraite au XVII<sup>e</sup> siècle. Loin du monde et du bruit*. Paris : Presses universitaires de France, 1996, p. 148).

<sup>11</sup> Pascal. *Pensées*, VIII, « Divertissement », dans *Œuvres complètes*, éd. Louis Lafuma. Paris : Seuil, 1963, p. 516.

<sup>12</sup> Anonyme. *L'imitation de Jésus Christ*, trad. Pierre Corneille, dans P. Corneille. *Œuvres complètes, op. cit.*, I, I, chap. XX, p. 928.

La mobilité va souvent de pair avec la déchéance. Aussi de nombreux routiers ou navigateurs paient-ils de leur liberté leur curiosité et leur quête de dépaysement. Quels que soient les risques associés aux voyages et aux déplacements, la tentation de l'évasion reste bel et bien présente. À en juger par les nombreux récits de captivité – fictifs ou réels – qui sortent des presses locales, ces tribulations viatiques suscitent un engouement certain des lecteurs. Revenant sur sa vie mouvementée, le flibustier Jacques Raveneau de Lussan, comme tant d'autres aventuriers, regrette l'« humeur ambulante<sup>13</sup> » qui l'a poussé très jeune à quitter Paris pour chercher fortune au-delà des mers.

Alors que les voyages transmarins apportent forcément leur lot de déboires, les courses incessantes et, plus encore, la vie de nomade entraînent parfois une marginalisation, voire une mise au ban de la société. À l'âge classique, le parcours sans direction précise était perçu comme une dérive du droit chemin et de la méthode du voyage raisonné. Comme l'a montré à juste titre Normand Doiron, depuis l'Antiquité, les voyageurs sont d'abord et avant tout des sédentaires<sup>14</sup>. Selon le modèle viatique valorisé à la Renaissance, l'explorateur doit impérativement rentrer au bercail, revenir chez lui pour rapporter les fruits de son expédition<sup>15</sup>. À l'opposé, l'émigration et l'exil volontaire, points de rupture sociale, sont vus comme des dérogations aux valeurs occidentales et chrétiennes ; les nomades, comme des asociaux, des laissés-pour-compte. Si les vagabonds étaient d'abord bien tolérés au Moyen Âge, la société française devient plus répressive à leur endroit à partir de 1350. Les édits interdisant le vagabondage et visant à enfermer les sans-logis se multiplieront jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>16</sup>.

Outre le désordre social entraîné par la mendicité, l'anathème de Yahvé proféré contre Caïn après le meurtre de son frère n'est peut-être pas étranger à cette condamnation morale<sup>17</sup>. L'auteur anonyme du *Nouveau Panurge* fait du frère aîné d'Abel le père des hérétiques<sup>18</sup>. L'errance étant

<sup>13</sup> Raveneau de Lussan. *Les flibustiers de la mer du Sud*, éd. Patrick Villiers. Paris : Éditions France-Empire, 1992, p. 81.

<sup>14</sup> Normand Doiron. *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*. Québec et Paris : Presses de l'Université Laval et Klincksieck, 1995, p. 75.

<sup>15</sup> Comme l'a bien vu Friedrich Wolfzettel, « [p]our l'homme moyen de la Renaissance, la vie errante glorifiée par la génération d'un Maupassant n'était pas encore concevable » (*Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Presses universitaires de France, 1996, pp. 53-54).

<sup>16</sup> Alexandre Vexliard. *Introduction à la sociologie du vagabondage*. Paris : Marcel Rivière et C<sup>ie</sup>, 1956, pp. 62 et suiv.

<sup>17</sup> « Tu seras un déraciné, toujours vagabond sur la terre » (Genèse, IV, 12).

<sup>18</sup> Anonyme. *Le Nouveau Panurge*. La Rochelle : Michel Gaillard, s.d. [1615], p. 217.

imposée comme une punition divine, il n'est peut-être pas indifférent que le même pamphlétaire présente les âmes des Enfers comme errantes, passant d'une ville à l'autre dans un parcours circulaire sans fin<sup>19</sup>. Se souvenant à son tour de la malédiction biblique, le jésuite Paul Lejeune fustigera le nomadisme des Amérindiens, qu'il appréhende comme un obstacle insurmontable à leur christianisation<sup>20</sup>. Plus nuancé, le récollet Sagard verra dans les constants déplacements des peuples du Nouveau Monde un mode de vie digne de louanges : « Les Sauvages errants plus misérables que les sédentaires, sembleroient à la vérité imiter en quelque chose nostre Seigneur, en ce qu'ils n'ont aucune demeure arrestée, provision, ny rente assurée. »<sup>21</sup> Si Sagard tend les bras aux tribus nomades, qu'il juge plus déshéritées que celles qui ont une demeure arrêtée, il n'en subsiste pas moins dans son esprit, comme dans celui de ses contemporains, un clivage entre nomades et sédentaires. Dans son éloge du nomadisme, le récollet se souvient bien sûr du nomadisme du Christ, mais peut-être également du commentaire de saint Paul qui valorise le cheminement de l'apôtre errant, méprisé des hommes mais élu du Tout-Puissant : « Jusqu'à l'heure présente, nous avons faim, nous avons soif, nous sommes nus, maltraités et errants [...]. On nous insulte et nous bénissons ; on nous persécute et nous l'endurons. »<sup>22</sup> L'itinérance – comme les épreuves qu'elle entraîne – ne trouve grâce aux yeux des auteurs du Grand Siècle que si elle est mue par les impératifs d'une mission, par un appel de Dieu. Pour le chrétien, le chemin de la vie, selon la figure de l'*homo viator*, est une route faite d'épreuves et de détours. Étape obligée du pèlerin en quête de signes célestes, l'errance prend alors une dimension initiatique ou positive : elle donne l'accès à une réalité supérieure. De même, dans le voyage imaginaire, elle constitue un préliminaire à la découverte d'un lieu autre. En ce sens, elle permet la transformation, voire la conversion du moi, son adaptation à un monde inattendu.

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>20</sup> Voir notamment Paul Lejeune. *Brève relation du voyage de la Nouvelle-France, dans Établissement de Québec (1616-1634)*, *Monumenta Novæ Franciæ*, éd. Lucien Campeau. Rome et Québec : Monumenta Hist. Soc. Jesu et Presses de l'Université Laval, vol. II, 1979, doc. 109, p. 306. Le même jésuite écrira en 1637 que le nomadisme des Montagnais « est le malheur de ceste nation. Je crois qu'ils sont descendus de Cayn ou de quelque autre errant comme luy » (*Relation de ce qui s'est passé en 1637, dans Fondation de la mission huronne (1635-1636)*, *Monumenta Novæ Franciæ*, op. cit., vol. III, 1987, doc. 111, p. 600).

<sup>21</sup> Gabriel Sagard. *Histoire du Canada et voyages que les Freres Mineurs Recollects y ont faits pour la conversion des Infidelles*. Paris : Claude Sonnius, 1636, p. 291.

<sup>22</sup> I Corinthiens, IV, 11-12. Marie-Christine Pioffet remercie Isabelle Lachance d'avoir attiré son attention sur ce passage des Écritures.

La figure de l'errance connaît au XVII<sup>e</sup> siècle une fortune littéraire indéniable. Marginaux ou marginalisés, *picaros*, gueux, aventuriers, ces hommes et ces femmes libres d'attaches et de contraintes fascinent plusieurs écrivains, quand ils ne prennent pas eux-mêmes la plume pour raconter leur fuite perpétuelle. Qu'elle soit imposée ou fortuite, la mobilité constitue l'expression d'une liberté, par opposition à la trajectoire rectiligne et au retour prescrit. Pas étonnant que l'errance serve souvent de métaphore aux méandres de la pensée et aux questionnements d'une époque tourmentée et écartelée entre plusieurs idéaux. Le XVII<sup>e</sup> siècle, avec ses remises en question, nous plonge dans un monde d'incertitudes, de doutes métaphysiques, qui culminent avec le scepticisme cartésien. Les pérégrinations fictives peuvent devenir une sorte de laboratoire et, de ce fait, servir de cadre à certains écrits philosophiques, ce qu'illustre le *Discours de la méthode* en posant avec une acuité nouvelle la distinction entre voyage et errance. Autour de l'imaginaire du déplacement erratique gravitent encore les interrogations scientifiques de Descartes et de son contradicteur, le père Gabriel Daniel<sup>23</sup>, dont les spéculations physiques sur le système des tourbillons sont étayées ou mises à l'épreuve au cours d'un périple inter-stellaire.

Il est également difficile d'aborder des œuvres phares, telle *L'Autre Monde ou Les États et Empires de la Lune et du Soleil* de Cyrano de Bergerac, dont l'odyssée imaginaire témoigne d'une aventure épistémologique et d'un relativisme culturel, sans évoquer la notion d'errance. Dans *Les États et Empires du Soleil*, le parcours de Dyrcona, personnage qui n'atteindra jamais le royaume de Vérité, exemplifie cette impossible quête de certitudes. « Picaro de l'espace », pour reprendre une expression consacrée, le héros chemine sans boussole ni carte au gré des rencontres et des hasards de la route. Condamné pour sorcellerie et pour ses idées controversées, il se dessine comme le prototype de l'errant : rejeté des Terriens, des Sélérites, puis des Solariens, il ne se sent nulle part vraiment chez lui. Au reste, la mobilité n'affecte pas seulement les personnages, elle infléchit parfois le paysage. Dans *Les États et Empires de la Lune*, il est significatif que les villes et les maisons se déplacent. Un autre exemple des possibilités offertes par cette géographie mouvante est le *Polexandre* de Gomberville, dont l'île Inaccessible, voguant constamment au gré des vents et marées et se déroband à qui la cherche, rappelle les îles flottantes de l'Antiquité. Le héros éponyme est, quant à lui, un avatar des chevaliers errants du Moyen Âge, à la différence toutefois que le Graal convoité, en cette période de préciosité,

---

<sup>23</sup> Voir Gabriel Daniel. *Voyage du monde de Descartes* [1690]. Paris : Nicolas Pépie, 1702.

s'est converti en une femme : la reine Alcidiane, beauté mythique et exemple achevé de perfection. À l'âge baroque et en particulier dans la fiction romanesque, la géographie fictive concrétise la métaphore montaignienne voulant que le monde ne soit qu'une « branloire pérenne<sup>24</sup> ».

À l'époque classique, les errants et les vagabonds ne disparaissent pas pour autant de l'avant-scène romanesque. Même si le mot « errance » n'y est jamais utilisé<sup>25</sup>, *Les aventures de Télémaque* de Fénelon est lui aussi un roman de l'errance, puisque le fils d'Ulysse, à l'instar de son père, vagabondera à travers les archipels de la mer Égée. Si l'objet de sa quête diffère de celui de son père, il manifesterà le même désir de regagner sa patrie<sup>26</sup>. Le respect de la règle du retour permet ici de réhabiliter les déplacements aléatoires. Le binôme errance-erreur, loin d'être contre-productif, devient un détour fécond parce qu'il aboutit à l'acquisition de la sagesse philosophique sous l'égide du mentor qui guide les pas de son pupille. Le cas de Télémaque est ainsi exemplaire d'une heureuse métamorphose. On peut également remarquer que la conversion des inlassables voyageurs en sédentaires accomplis s'effectue plus d'une fois par le biais d'un séjour dans un monastère<sup>27</sup> ou par la rencontre avec un anachorète, un guide spirituel. Avant d'aboutir à l'île Inaccessible, Polexandre transitera par le rocher de l'Ermitte et l'île du Soleil appelée fort significativement l'île Sainte, où lui seront révélés les principes d'une philosophie pleine de sagesse. Ces deux étapes intermédiaires lui permettront non seulement de gagner le cœur d'Alcidiane, mais aussi d'atteindre un état de grâce. Conversion qui montre bien que les déplacements sans direction précise sont souvent le miroir de divagations spirituelles, d'un aveuglement volontaire. Ce n'est sans doute pas un hasard si François de La Mothe Le Vayer a regroupé plusieurs de ses méditations philosophiques sous le titre hautement suggestif de « La promenade<sup>28</sup> ».

L'errance peut donc marquer un retour sur soi. De l'introspection réflexive aux égarements du cœur, elle représente encore le hors-norme. La floraison de toutes les cartes ou esquisses sentimentales composées dans la mouvance de la célèbre « Carte de Tendre » illustre les multiples formes que peuvent prendre les déviations à la morale sentimentale. Semblablement, les

<sup>24</sup> Montaigne. « Du repentir », *Essais*, dans *Œuvres complètes*, éd. Robert Barral et Pierre Michel. Paris : Seuil, 1967, t. III, chap. II, p. 327.

<sup>25</sup> Voir *infra*, art. de Pierre Ronzeaud, pp. 23-41.

<sup>26</sup> Voir notamment le chant V, *Les aventures de Télémaque*, éd. Olivier Leplâtre. Paris : Gallimard, 1995, p. 111.

<sup>27</sup> Voir à ce propos les remarques de Sylvie Requemora-Gros, dans *Voguer vers la modernité*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012, p. 667.

<sup>28</sup> François de La Mothe Le Vayer. *La promenade. Dialogues*, dans *Œuvres*. Genève : Slatkine Reprints, 1970 [1761], t. 1, pp. 690 et suiv.

tenants de l'orthodoxie religieuse éprouvent parfois le besoin de cartographier les étapes de leur cheminement. Songeons à la célèbre « montagne de la perfection » de Jean de la Croix, guide de l'ascension spirituelle qui inspira de nombreux mystiques du Grand Siècle, et, à l'inverse, à la « Carte du Pays de Jansénie », attribuée à Nicolas Colchin, qui figure les écueils, le naufrage et la chute de ceux qui ont quitté la doctrine de Rome. Il n'est pas anodin que, selon une autre acception du terme, on appelle à l'époque « errants » ceux qui sont plongés dans les ténèbres de l'hérésie, du doute métaphysique et de l'incertitude. À travers l'imagerie polysémique de l'errance, on peut ainsi retracer l'histoire symbolique d'une époque qui se cherche.

### Aperçu du recueil

Cet ouvrage collectif est issu du 45<sup>e</sup> Congrès annuel de la *North American Society for Seventeenth-Century French Literature* (NASSCFL), qui s'est tenu à Québec du 4 au 6 juin 2015, à l'occasion du 400<sup>e</sup> anniversaire de l'arrivée des Récollets. En choisissant pour thème l'errance, nous avons voulu encourager les membres de cette société à réfléchir sur les diverses pratiques et représentations de l'errance dans leurs dimensions géographique bien sûr, mais aussi philosophique, idéologique, politique et sociale, de manière à mieux cerner leurs investissements littéraires dans les textes du XVII<sup>e</sup> siècle. Les vingt-huit contributions réunies ici, choisies par le comité scientifique, ont été regroupées en huit sections qui permettent d'aborder les différents types d'errances : les errances viatiques, les errances en Nouvelle-France, les errances théâtrales, sentimentales, intérieures et scripturales, les errances philosophiques et politiques, les errances picaresques, et, enfin, les *errationes in fabula*, conférant ainsi au concept sa plus vaste extension.

Dans la première section, le texte de notre premier conférencier plénier, Pierre Ronzeaud, fait ressortir la corrélation entre la mise en place d'un mode viatique erratique et la construction d'une instance narrative des récits de voyage imaginaire fondés sur une dynamique mimétique en regard du parcours spatial. La relation de l'aventure est ainsi rendue possible par deux nécessités contraires : une logique vraisemblable, assurant la crédibilité du voyage, des effets de surprise, relevant du merveilleux et assurant le plaisir de lecture. Mathilde Bedel, pour sa part, montre la manière dont les voyageurs français en Inde se servent de la figure du singe et de l'éléphant lors de leurs propres errances viatiques pour remettre en question puis interpréter (de façon souvent erronée) la société qu'ils découvrent. L'article de Marie-Claude Canova-Green analyse les tensions entre les déplacements incessants et l'immobilité qui ponctuent le récit de la vie d'Henri duc de

Rohan et souligne la valeur exemplaire des tribulations du réformé, qui ne sont pas sans rappeler celles de Calvin.

Dans la seconde section, consacrée aux « Errances en Nouvelle-France », Yann Lignereux s'intéresse à l'anecdote de l'égarement de Nicolas Aubry en Acadie, mise en récit par Marc Lescarbot dans *l'Histoire de la Nouvelle France* et propose une interprétation politico-religieuse des errances de cet homme d'Église. Yvon Le Bras retrace le parcours du missionnaire Paul Lejeune, rédacteur de la *Relation de 1634*, et nous invite à l'envisager à la manière d'une errance dans un monde sauvage et hostile. À partir d'une analyse fine et rigoureuse de quatre exemplaires manuscrits de la *Relation inédite* des voyages à la rivière Mississippi, Catherine Broué soutient l'hypothèse que le texte doit être attribué au récollet Louis Hennepin plutôt qu'à Cavelier de Lasalle, mettant ainsi fin aux errances documentaires et aux égarements des chercheurs.

Dans la section « Errances théâtrales », la troisième du présent ouvrage, Perry Gethner et Julien Perrier-Chartrand insistent sur le motif du naufrage et sur le procédé du travestissement, qui lui est étroitement associé dans la tragi-comédie. Le premier étudie leur fonction dans quatre pièces de Jean Rotrou, alors que le second considère le duel comme un moyen de résolution efficace ; en effet, dans *La fidèle tromperie* de Nicolas Gougenot, il permet à la fois de mettre un terme aux errances du protagoniste et de lever l'ambiguïté sur sa véritable identité. À partir de trois tragédies ayant pour sujet le héros Coriolan, Éric Van der Schueren met au jour les différentes stratégies poétiques et dramaturgiques déployées pour adapter le motif de l'errance aux règles d'unité. De son côté, Marine Souchier entend déterminer comment les textes historiographiques des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, alors qu'ils sacralisent et canonisent Corneille, Racine et Molière, procèdent à la minorisation et à l'exclusion de leurs concurrents, les considérant pour ainsi dire comme coupables d'égarement esthétique et d'erreur stratégique. Prenant pour objet d'étude le théâtre hagiographique parisien des années 1630 et 1640, Ana Conboy entend montrer que la représentation des errances de saints sur la scène, si elle contrevient aux règles classiques, ne constitue pas pour autant une erreur dramaturgique.

Ce sont les « Errances sentimentales » qui retiennent l'attention de nos collaborateurs dans la quatrième section du recueil. Julia Chamard-Bergeron avance l'hypothèse que les égarements sentimentaux des personnages de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé occupent une place prépondérante dans la pastorale, car ils permettent de faire surgir des réflexions sur la conception de l'amour divin, notamment par le biais de l'échelle d'amour à laquelle il convient de donner une portée transcendante. Daniel Long observe que le phénomène d'hybridation discursive qui s'opère dans *Les bergeries* de Racan



entraîne à la fois un déplacement dans les lieux de l'action, un égarement dans l'enchaînement dramatique et des errances dans le langage. Dans son article, Jennifer Tamas montre que Racine parvient à figurer l'errance amoureuse et spatiale sans contrevenir à l'unité de lieu en privilégiant le cabinet, endroit symbolisant à la fois le privé et le public, représentant l'espace politique et amoureux, conjuguant le passé et le présent. Cet endroit ambigu et indéterminé permet du même coup au dramaturge de respecter les unités de temps et d'action. Selon Roxanne Roy, Jean de Préchac a recours aux motifs de l'erreur et de l'égarement amoureux dans *L'héroïne mousquetaire* afin de plaire à son lecteur et de l'instruire, de relancer l'intrigue, de favoriser l'invention romanesque et d'assurer la vraisemblance de sa nouvelle.

La cinquième section, consacrée aux « Errances intérieures et scripturales », propose une réflexion sur l'écriture et ses modalités. Qu'il s'agisse de l'écriture de soi ou de la pratique d'un genre particulier (la correspondance, l'essai, la nouvelle), l'errance, telle qu'elle est représentée ici, se caractérise par sa relation trouble à la norme institutionnelle, à la tradition littéraire ou encore à ce qu'il convient d'appeler une poétique des genres. En s'appuyant sur la correspondance de Pierre Nicole, Constance Cartmill entend montrer que le genre épistolaire peut ressembler à la pratique de l'essai caractérisé par son incomplétude, son inachèvement et sa précarité. Pour sa part, Mathilde Morinet aborde la question de l'errance en s'attardant tout particulièrement au labyrinthe situé dans le jardin des Rochers de Madame de Sévigné. Elle observe que cette architecture végétale fait émerger la figure du labyrinthe de pensée, dont le parcours sinueux permet éventuellement d'accéder à la lumière. C'est un autre parcours sinueux qui retient l'attention de Marie-Ange Croft. Son article présente une carrière d'écrivain jalonnée de succès fulgurants, mais aussi d'échecs retentissants ; en effet, sa lecture de l'ensemble de l'œuvre d'Edme Bourseault permet de constater que l'errance peut mener à l'expérimentation de nouvelles formes. C'est enfin grâce à l'expérience de l'errance qu'apparaît une nouvelle figure littéraire et sociale, principalement exploitée par Jean Donneau de Visé. La figure du nouvelliste, telle qu'elle se décline dans les *Nouvelles nouvelles* et analysée par Christophe Schuway, est ambiguë à bien des égards. En marge des normes de la sociabilité et en raison de sa prise de parole sauvage, le nouvelliste contribue néanmoins au grand succès du recueil.

Nous avons souhaité regrouper au sein d'une même section intitulée « Errances philosophiques et politiques » les articles qui abordent des questions liées à l'erreur, l'égarement, la subversion, la révolte ou la critique. Dans un premier temps, Nicolas Correard s'intéresse à un roman peu étudié mais dont le titre est évocateur : *Les égarements de la physique*

*cartésienne dans le Voyage autour du Monde de Mr. Descartes*. Ce récit satirique des errances du cartésianisme se propose de montrer que « marcher plus droit » peut quelquefois conduire à l'égarement. Le parcours d'Henri de Campion est également semé de multiples erreurs. D'abord contraint à l'exil en raison de la Fronde, puis se mettant au service de Mazarin, ce fils d'une noble famille normande désargentée raconte, dans ses *Mémoires*, ses égarements professionnels, politiques, familiaux et littéraires, comme le montre l'article de Bertrand Landry. De son côté, Kathrina Laporta examine un libelle anonyme publié à la fin de la Guerre de la ligue d'Augsbourg et attaquant le roi, qui se serait éloigné du droit chemin. Dans ce libelle, l'errance géographique des personnages vient se mettre au service de la parole polémique, entrevue comme une sorte de « vagabondage dialectique entre le pour et le contre ». C'est aussi à cette question du droit chemin que s'intéresse enfin l'article de Marie-Florence Sguaitamatti, qui porte sur *La solitude et l'amour philosophique de Cléomède* de Charles Sorel. Ici, l'errance suppose d'abord une attitude du promeneur, pour qui la recherche du savoir universel exige que l'on trace sa propre voie en quittant les sentiers battus.

La section des « Errances picaresques » porte sur les déambulations et les pérégrinations, les aventures et les mésaventures des voyageurs infortunés que l'on retrouve fréquemment dans le roman du XVII<sup>e</sup> siècle. L'errance peut alors prendre la forme d'une expérience de la déception ou de la désillusion, comme c'est le cas, par exemple, dans *Le page disgracié*. Si les diverses rencontres du narrateur résultent du hasard, Tristan L'Hermite utilise ce régime providentiel à des fins détournées, notamment, selon Léo Stambul, pour représenter l'hérésie à l'intérieur du dispositif romanesque. Dans le deuxième article de cette section, Marcella Leopizzi sollicite elle aussi Charles Sorel afin de montrer que l'errance est non seulement une déviation de la norme, mais aussi un procédé inhérent à l'écriture libertine, libre et éclairée. Enfin, c'est la question de l'écriture de l'inachèvement que sonde Isabelle Trivisani-Moreau, à partir de deux des suites du *Roman comique* de Scarron. L'idée même de donner une suite, voire une conclusion à ce roman fondé sur l'errance ne risque-t-elle pas de trahir sa nature profonde ?

La huitième et dernière section « *Errationes in fabula* », s'ouvre sur la contribution de Francine Wild, qui cherche à dégager les caractéristiques de ce qu'elle appelle « l'errance épique ». Dans les poèmes épiques, le héros ne se perd jamais définitivement. L'errance y devient plutôt l'espace de tous les possibles : lieu des surprises et des annonces, lieu des choix à faire, lieu des revirements et des conversions. En guise de clôture, l'article de notre second conférencier plénier, Patrick Dandrey, montre que le motif de l'errance constitue une clef permettant d'entrer dans l'œuvre de La Fontaine. Sous

l'apparence trompeuse d'une constance de forme (la poésie), d'une permanence de genre (la fable), d'une stabilité esthétique (le classicisme français), l'errance est d'abord une disposition de l'âme et de l'esprit qui conduisit un poète bien sédentaire – dont le plus long déplacement ne parvint pas depuis Paris à atteindre Limoges – à intérioriser l'errance pour en conjurer la stérilité et en exploiter la fécondité dans l'ordre de l'intime, de l'image et de l'imaginaire, dans l'ordre du voyage immobile.

C'est donc à une exploration de la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle à travers la trajectoire discontinue de ses héros et anti-héros que le présent ouvrage nous convie. Il montre un autre visage de ce siècle qu'on appelle classique, soit celui des exclus, des naufragés, des errants, mais aussi celui des créateurs inquiets, tourmentés dans leur art, celui des mystiques dans la nuit de la foi. Il nous invite à voir que derrière son dogmatisme apparent, le Grand Siècle est une période mouvementée, en perpétuelle crise ou remise en question.

\*\*\*

La tenue du Congrès ainsi que la publication du présent ouvrage ont été rendues possibles grâce au soutien du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, de la NASSCFL, de la maison d'édition Narr Francke Attempto, du directeur de la collection « Biblio 17 », Rainer Zaiser, du Groupe de recherche en histoire des sociabilités, du Centre interuniversitaire de recherche sur la première modernité, de la Chaire de recherche du Canada en rhétorique, du Centre interuniversitaire d'étude sur la République des Lettres, de la Faculté des Arts et du Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal (UQAM), du Département d'études françaises et de la Faculté des Arts libéraux et des Études professionnelles de l'Université York, de même que de l'Université du Québec à Rimouski. Ces partenaires ont droit à toute notre gratitude.

Nous tenons aussi à exprimer notre reconnaissance au comité scientifique, constitué de : Constance Cartmill (Université du Manitoba), Sébastien Côté (Université Carleton), Nicholas Dion (Université de Sherbrooke), Michel Fournier (Université d'Ottawa), Nathalie Freidel (Université Wilfrid Laurier), Jean Leclerc (Université Western Ontario), Marianne Legault (Université British Columbia Okanagan), Anne Régent (Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3), Sylvie Requemora-Gros (Aix-Marseille Université) et Judith Sribnai (Université de Montréal).

Parmi tous ceux qui ont contribué, d'une façon ou d'une autre, à la réalisation du Congrès de Québec, nous tenons à remercier Alain Bazinet (Musée de la Civilisation) et Stéphanie Girard pour le soutien logistique. Notre reconnaissance s'adresse aussi à Pascal Bastien (UQAM), coorgani-

sateur de l'événement. Enfin, nous remercions ici tout particulièrement Isabelle Lachance, qui a agi à titre de coordonnatrice lors du Congrès et qui a travaillé à la révision et à la mise au protocole de l'ouvrage.

## Bibliographie

### Sources

- Corneille, Pierre. *Œuvres complètes*, éd. André Stegmann. Paris : Seuil, 1963.
- Daniel, Gabriel. *Voyage du monde de Descartes* [1690]. Paris : Nicolas Pépie, 1702.
- Fénelon, François de Salignac de La Mothe-Fénelon, dit. *Les aventures de Télémaque*, éd. Olivier Leplâtre. Paris : Gallimard, 1995.
- Gomberville, Marin Le Roy de. *Polexandre* [1641]. Genève : Slatkine Reprints, 1978.
- La Mothe Le Vayer, François de. *La promenade. Dialogues* [1761], dans *Œuvres*, Genève : Slatkine Reprints, 1970, t. 1.
- Lejeune, Paul. *Brève relation du voyage de la Nouvelle-France*, dans *Établissement de Québec (1616-1634), Monumenta Novæ Franciæ*, éd. Lucien Campeau. Rome et Québec : Monumenta Hist. Soc. Jesu et Presses de l'Université Laval, vol. II, 1979, doc. 109.
- Lejeune, Paul. *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France en l'année 1637, dans Fondation de la mission huronne (1635-1636), Monumenta Novæ Franciæ*, éd. Lucien Campeau. Rome et Québec : Monumenta Hist. Soc. Jesu et Presses de l'Université Laval, vol. III, 1987, doc. 111.
- Montaigne, Michel de. *Essais*, dans *Œuvres complètes*, éd. Robert Barral et Pierre Michel. Paris : Seuil, coll. « L'intégrale », 1967, L. III.
- Nouveau Panurge, Le*. La Rochelle : Michel Gaillard, s.d. [1615].
- Pascal. *Pensées*, dans *Œuvres complètes*, éd. Louis Lafuma. Paris : Seuil, 1963.
- Raveneau de Lussan, Jacques. *Les fibustiers de la mer du Sud*, éd. Patrick Villiers. Paris : Éditions France-Empire, 1992.
- Sagard, Gabriel. *Histoire du Canada et voyages que les Freres Mineurs Recollects y ont faits pour la conversion des Infidelles*. Paris : Claude Sonnius, 1636.

### Études

- Beugnot, Bernard. *Le discours de la retraite au XVII<sup>e</sup> siècle. Loin du monde et du bruit*. Paris : Presses universitaires de France, 1996.
- Carron, Jean-Claude. *Discours de l'errance amoureuse. Une lecture du canzoniere de Pontus de Tyard*. Paris : Vrin, 1986.
- Doiron, Normand. *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*. Québec et Paris : Presses de l'Université Laval et Klincksieck, 1995.
- Requémora-Gros, Sylvie. *Voguer vers la modernité*. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2012.
- Vexliard, Alexandre. *Introduction à la sociologie du vagabondage*. Paris : Marcel Rivière et C<sup>ie</sup>, 1956.

Wolfzettel, Friedrich. *Le discours du voyageur. Le récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Paris : Presses universitaires de France, 1996.

Zumthor, Paul. *La mesure du monde. Représentation de l'espace au Moyen Âge*. Paris : Seuil, 1993.